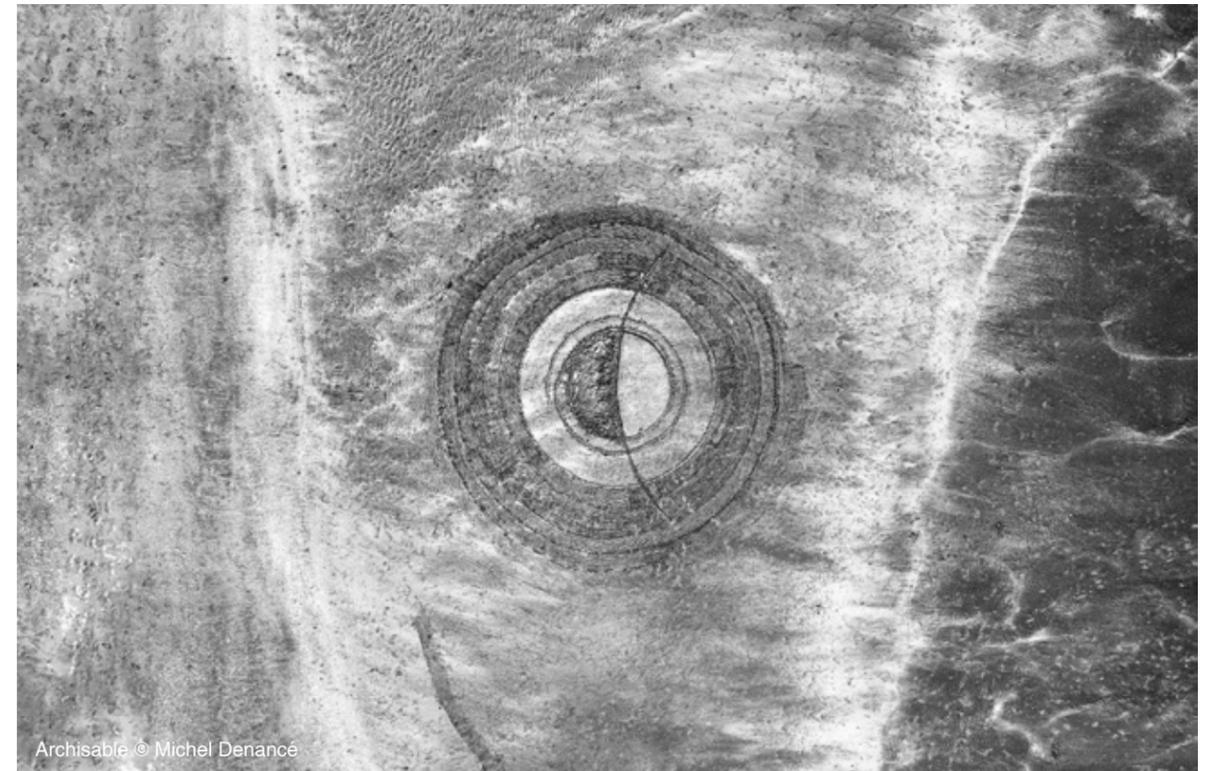


# L'architecture de sable, physique et métaphysique

Texte : Paul Ardenne

« Colchiques dans les prés, c'est la fin de l'été » nous serinait la chanson il y a quelques semaines encore. Mais la belle saison a fait ses valises et nous voici à présent loin des plages, loin de la mer. Surnagent dans nos mémoires, subliminaux, quelques souvenirs d'architectures fugaces : des châteaux, des microvilles de sable construits en bord d'estran par des mains enfantines que nous avons parfois soutenues dans leur tâche, entre deux séances de bain, de beach tennis ou de bronzage.

Constructions de sable : tout cela a disparu, en toute logique, ce qui se bâtit avec du sable se vouant à une ruine inéluctable et rapide. Revenons-y toutefois le temps d'une méditation sur ces données jamais futiles que sont le temps et sa fuite, le solide et ses limites, le marquage éphémère du paysage, l'obsolescence absolument programmée. L'architecture de sable, autant dire la mort inscrite dans et dès la fondation – ce sujet est, autant que physique, métaphysique.



Chacun(e) de nous entretient avec la construction de sable un rapport intime : parce que l'on a été un enfant et que l'on s'est affairé naguère au bord de l'eau ; parce que l'on a accompagné notre progéniture à la plage ; parce qu'on a mis solidairement la main à la pâte, en constructeurs d'occasion à qui le sable mouillé a offert l'opportunité de concevoir en réduction, à l'échelle de notre imaginaire, de belles architectures éphémères. Les châteaux de sable, éléments construits en sable érigés à même la plage, en bordure d'eau, sont des topoï de notre conscience pour cette raison-là : ce sont, auraient dit les Grecs anciens, des « lieux mentaux », des signes gravés dans notre esprit à l'instar du juste, du beau et du bon platonicien, du bien et du mal des religions monothéistes ou de la bienveillance bouddhiste. Quelque chose qui colle à l'âme, dont on ne se débarrassera jamais. « Ô saisons, ô châteaux », clamait le poète Arthur Rimbaud. Complétons : ô saisons de nos vies, ô châteaux de sable, inoubliables châteaux et constructions de sable.

## Entre castellologie littorale et esthétique des impossibles réalisés

Construire en bord de mer ou d'étang au moyen de ce matériau parfaitement manipulable et momentanément solide qu'est le sable mouillé ? C'est un plaisir. La forme s'extrait sans grand effort : matériau accort et maniement rapide. Nul besoin, pour arriver à nos fins, d'un processus compliqué d'agencement,

de compétences techniques, et encore moins d'un brevet d'ingénierie. Construisez un palais avec des allumettes : compliqué, trop compliqué ! Et chronophage ! Ces allumettes, il faut les déphosphorer puis les coller les unes aux autres, structurer une armature pour faire tenir debout les murs faits de ces dizaines de petites bûchettes, des murs toujours suspects de manquer de rigidité... Toute une science déjà, et le prérequis d'un savoir-faire. Le sable mouillé, en bien meilleur ami, nous épargne cette gesticulation, en plus de faire gagner un temps précieux. Un coup de pelle, je ramasse. Un mouvement des mains pour tasser, et voici un mur monté. Le contenu de deux ou trois seaux de plage versés à même le sol et tope-là, compagnon en maçonnerie, la chose est faite. Voici édifiés mon donjon ou la future flèche de mon gratte-ciel de plage, à coups de poing et du plat de la main.

Loin de nous, en ces lignes, le projet de continuer le Traité de castellologie littorale entrepris par l'écrivain Jean-Yves Jouannais, en 2014, dans son essai Barrages de sable (Grasset). Jouannais, qui n'y va pas de main et de cerveau morts, en l'occurrence, décelant dans le château de sable un matériau propice à délivrer les plus fins secrets de l'art de la guerre et ce, mieux qu'un Sun Tzu : « Ce n'est pas par la guerre que tu comprendras le mystère des châteaux de sable. C'est par les châteaux de sable, parce que tu as eu l'intuition qu'ils sont des barrages, que tu remonteras à la guerre ». Soit. Laissons-là, voulez-vous, ces réflexions

abyssales aux relents granitiques pour nous consacrer à plus simple, à plus immédiatement assimilable et friable : la joie simple qu'il y a à modeler le sable mouillé et, par la grâce de ses faveurs, à en tirer des architectures inédites, chaque fois différentes, sculptées de main d'humain et par le truchement allié ou ennemi de la marée qui monte et prend d'assaut notre fier bâti d'estran.

Construire des architectures de sable est un plaisir mais aussi, pour certains, un art authentique. L'américain Calvin Seibert y excelle, au point d'avoir réussi à élever l'art de l'architecture de sable au rang de summum esthétique. Familier des plages du Queens, non loin de New York, ou de Tulum dans le Yucatán (pour la qualité de son sable, dit-il), Seibert y installe chaque été ses créations, toutes plus époustouflantes les unes que les autres : des gratte-ciels futuristes, des châteaux de science-fiction, des édifices de forme libre recyclant les modes et les styles du temps, des ouvrages inspirés de l'architecture soviétique utopique... le tout gréé en élémentaire sable de plage. Les enfants et les grands enfants qu'adultes nous sommes restés bavons de jalousie devant ces compositions qui dureront peu, mais qui n'en imprimeront pas moins durablement nos neurones. Autant de rêves d'architectures impossibles rendues possibles, avant l'effondrement, inéluctable, il est vrai, castrateur.

### Une architecture festivalisée

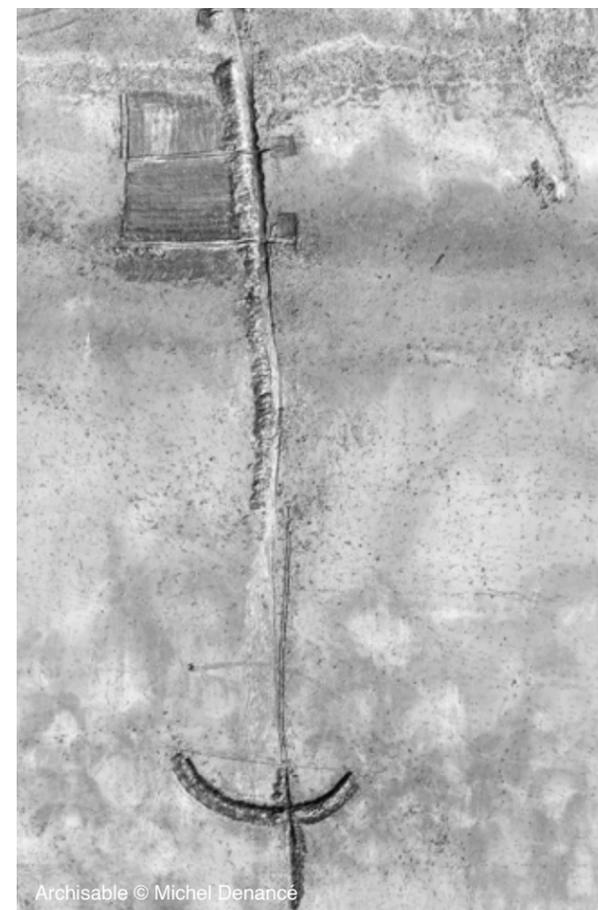
Envisagée en termes pratiques et professionnels, l'architecture de sable est sans avenir : elle ne tiendra pas face au temps. Elle s'évanouit à vitesse grand V sitôt qu'au temps vient s'ajouter, sur la plage où elle se dresse, la marée, cet agent destructeur implacable. Durée de vie très mesurée, le temps que l'eau montante investisse ou vienne saper les bases de la construction de sable. Sans oublier cet accélérateur de destruction, le vandalisme. Il faut poser cette question : pourquoi est-il si difficile, dans l'espace public d'une plage ou d'un bord de lac sablonneux, de conserver une architecture de sable ? Parions que très vite, sitôt la construction désertée par ses constructeurs (« Les enfants, il est l'heure de rentrer ! »), quelqu'un se sera approprié d'autorité celle-ci afin de la modifier. Les plumes d'un goéland ou d'un cygne avaient-elles servi de drapeaux plantés sur la plus haute section du bâtiment ? Enlevées manu militari, les voici remplacées par un râteau de plastique rouge pétant annonçant un nouveau maître des lieux. Ou pire, le bâtiment de sable, purement et simplement, est écrabouillé sans pitié, massacré à coups de pied rageurs. Le signe de quoi ? Le signe de la victoire de l'humain sur cette construction elle aussi humaine qu'est l'architecture de sable, servant dans ce cas de matériau de défolement.

Le plus fascinant, dans l'architecture de sable, réside sans doute autant dans le fait matériel que dans

le bagage mental qui lui est attaché. Construire en sable est un défi à la logique et, en cela, un illogisme. Or cet illogisme n'est pas sans déclencher ou susciter bien des affects, bien des questions, à commencer par celle-ci : pourquoi ce qui est facile ne dure-t-il pas ? Ce qui a été réalisé sans le temps ne lui résiste pas, prétend-on. Exact en termes matérialistes, sans doute, mais faux en termes fantasmagiques. En vérité, nous voudrions, dans nos âmes, que l'architecture si facile qu'incarne celle qui se bâtit avec le sable puisse témoigner longtemps de notre statut glorieux : ne nous élèverait-elle pas au rang majeur de bâtisseurs et d'héritiers du grand Vitruve ? Mais non, aucune chance. Ce qui, pour autant, ne saurait empêcher de valoriser au plus haut point médiatique ce type de conception-construction, comme s'y appliquent de par le monde, sur maintes plages, les festivals d'architecture de sable, très en vogue. « Archisable » (pour architecture de sable), initié par Tina Bloch en 2016 (dernière édition en date ce printemps 2023, la troisième), signe à cet égard une complète réussite. Ouverte à des architectes de métier, certains renommés, auxquels est demandé de concevoir in situ une architecture de sable de leur cru, cette manifestation prend pied sur l'immense plage sableuse de Deauville, dans le Calvados, qui court entre Trouville et Benerville-sur-Mer sur plusieurs kilomètres de longueur. Surface plane largement ouverte à la lumière, que balayent les vents d'ouest dominants de la dérive nord-atlantique, prolongement du Gulf Stream, dotée qui plus est d'un estran spacieux (les marnages, dans l'estuaire de la Seine, sont très forts). Les constructions de sable y prennent place entre deux marées. Temps de vie compté et précarité garantie, la durée de l'architecture proposée est, d'office, des plus courtes : quelques heures tout au plus, quatre ou cinq au maximum en fonction du coefficient de marée. Une photographie, pour solde de tout compte, immortalisera l'édifice élaboré pour la circonstance avant que l'alliage mer, sable et marée montante ne reprenne ses droits et ne le réduise à rien – un souvenir, celui d'un moment intense passé à bâtir « contre la Manche » (en écho aux combats de la mère de l'écrivaine Marguerite Duras essayant en vain, sur le littoral indochinois, dans la plaine marécageuse de Kampot, de dresser des barrages « contre le Pacifique »).

### Jouer avec le temps – un qui gagne perd

S'introniser, dans le cadre d'Archisable, simple architecte « éphémère » et le bâtisseur de mesquins châteaux de sable n'a nullement rebuté les professionnels, qui ont répondu en masse à l'invitation de Tina Bloch. Citons parmi ceux-ci Paul Andreu, façonnier de l'aéroport de Roissy et de l'opéra de Pékin, parmi les premiers présents à Deauville, qui ne mesure pas sa joie de construire sur la plage : « Paul Andreu fut l'un des tout premiers à croire en l'histoire. C'était en juin 2017. Avec émotion, je lui laisse la parole, dit Tina

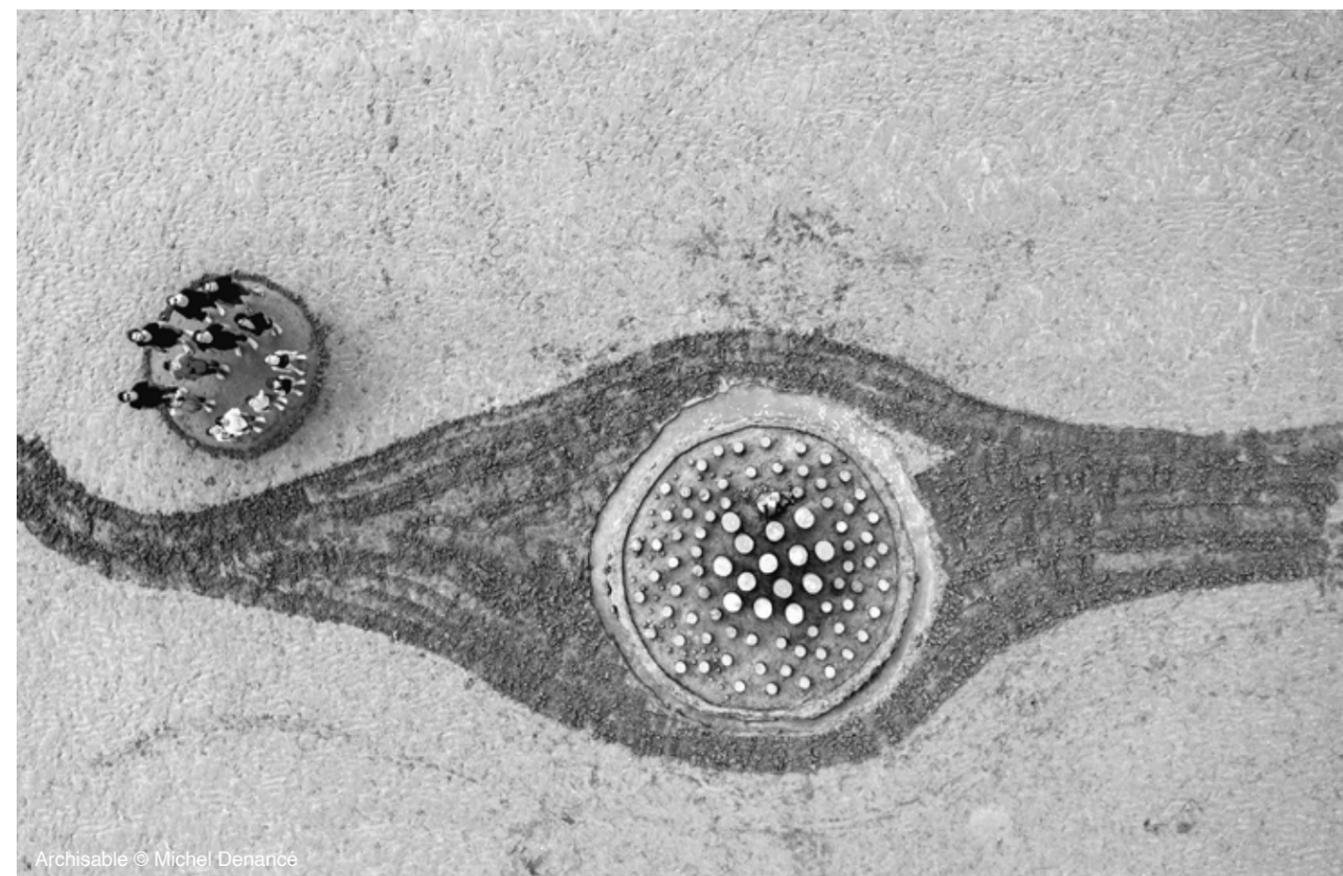


Archisable © Michel Denancé



© Calvin Seibert

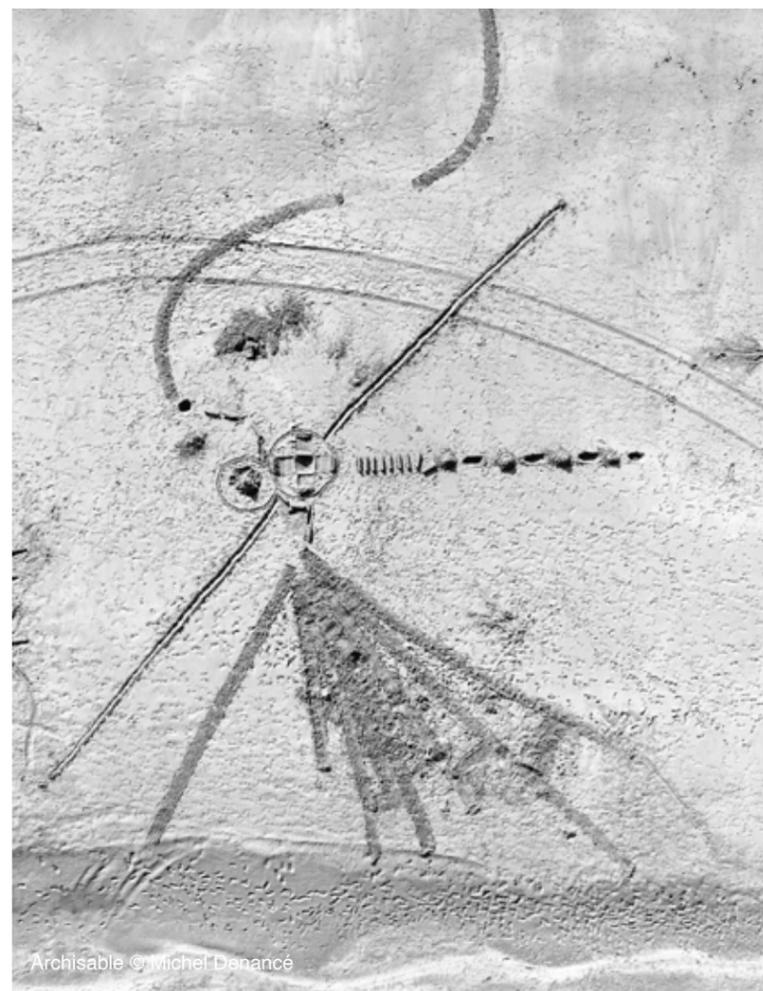
Construire des architectures de sable est un plaisir mais aussi, pour certains, un art authentique. L'américain Calvin Seibert y excelle, au point d'avoir réussi à élever l'art de l'architecture de sable au rang de summum esthétique.



Archisable © Michel Denancé



Le plus fascinant, dans l'architecture de sable, réside autant dans le fait matériel que dans le bagage mental qui lui est attaché. Construire en sable est un défi à la logique et, en cela, un illogisme. Or cet illogisme n'est pas sans déclencher ou susciter bien des affects, bien des questions, à commencer par celle-ci : pourquoi ce qui est facile ne dure-t-il pas ?



Bloch. Agir dans le territoire saturé d'eau, alternativement abandonné et repris, à la fin délaissé. Les pelleées ne s'y défont pas, on peut les lancer, loin, encore plus loin, il faut au moins trois retours de l'eau pour les désagréger. Cela devient un jeu de chutes sonores et d'éclaboussures, de moins en moins réfléchi, de plus en plus physique et joyeux. L'eau et le soleil coopèrent.' » Jacques Rougerie, dit le « Merrien », lui aussi de la partie, trouve-là une place qu'on pourra dire naturelle : toute l'œuvre architecturale de Jacques Rougerie, basé à Paris sur une péniche, s'inspire du monde marin. Mentionnons la présence encore, tous enthousiastes, ravis de participer à l'aventure, de Frédéric Borel, Alfonso Femia, Alexandre Chemetoff, Florence Lipsky + Pascal Rollet, Stéphane Maupin, Brigitte Métra, Françoise N'Thépe, Vincent Parreira, Richard Scoffier et Carl Friedrik, parmi bien d'autres (près de soixante-dix architectes, depuis 2016, ont participé à Archisable). Un regard sur l'archive de l'événement bas-normand, seule relique de l'expérience, signale que les architectes s'étant soumis au protocole de la manifestation n'ont pas traité la question de l'architecture de sable à la légère. La grande « maniabilité » du sable, à tous, a permis des plans très libres, qu'il s'agisse de bâtiments que l'on élève au-dessus de la plage ou de plans-masses ou de réseaux urbanistiques dessinés et gravés sur celle-ci. La plupart des participants, avouant ainsi leur passion de la durée et leur souci du solide, ont conçu leur propre architecture de sable de manière à ce qu'elle résiste le plus possible à la montée de la mer : constructions aux niveaux élaborés laissant une large amplitude à leurs soubassements et à leur partie basse ou système de canaux d'évacuation des eaux (Marc Barani), outre des jeux de perspective (Jakob + MacFarlane) voire, d'essence tautologique, la mise en scène de la destruction dès la construction. Corinne Vezzoni, de la sorte, conçoit une architecture en forme de court plot circulaire basculé dès son érection, proche de s'anéantir à peine a-t-il été positionné sur le sable.

Soyons clairs et pertinents : pas question dans cette partie, pour les architectes invités, d'essayer de renforcer l'architecture édifée sur le sable au moyen d'adjuvants tels qu'étais ou minéraux de densité plus solide que le seul sable humide servant ici de ciment aux constructions. Consolidation ? Par pression du matériau sableux mouillé, le plus possible, sans aucune autre possibilité de renfort. Rien de plus. L'essence de l'architecture de sable est sa fragilité. C'est donc cette fragilité même, en substance, qui sert pour la circonstance de noyau « dur » à l'expérience (si l'on peut s'exprimer de la sorte). Comment faire tenir le plus longtemps possible ce qui de toute façon ne tiendra pas ? L'air ambiant, en surface du bâtiment de sable, va tôt ou tard

sécher le sable mouillé, et faire s'écouler celui-ci, grain après grain. Ceci, alors même que le compactage non cimenté de la matière sableuse condamne celle-ci à ne pouvoir compter que sur la gravité pour tenir. Pour le reste, aucune résistance aux assauts latéraux des vagues, qui balayent, repoussent, font choir. Plus l'érosion du vent, qui fait son inévitable office, une érosion entretenue par des flux d'air côtiers souvent puissants. Abrasion, devenir arasé fatal. L'architecte qui contemple son ouvrage une fois celui-ci réalisé entrevoit déjà sa démolition, son délitement, à peine la dernière touche mise au magnus opus, à son grand-œuvre. La destruction tient la main de la construction. Érection et débandade à peu près simultanées. Tina Bloch : « Pour la première fois, ces architectes sont confrontés à leur fin. Ça ne leur arrive jamais ! Ça veut dire qu'ils vont concevoir le début et la fin de leur œuvre en même temps. La fin qui est liée à l'incontournable avancée de l'eau fait partie du projet ». Pas forcément admissible, en l'occurrence : « Certains architectes ont refusé de participer à ce projet parce qu'ils n'aiment pas se confronter au danger (...). Remise en question du narcissisme. Dans ce projet, l'architecte se retrouve seul, loin de ses ordinateurs et de son équipe. Et c'est une prise de risque sur son image. »

### La riche problématique d'une antimatière

Le sable est un élément essentiel du BTP et de la construction. Au point de devenir rare aujourd'hui (les carrières s'épuisent), de plus en plus cher et d'alimenter un commerce parfois devenu mafieux (une large partie d'une cité comme Singapour est urbanisée au moyen de sable d'origine douteuse). Élément essentiel, oui, mais précisons, à condition d'être mélangé. Utilisé seul comme il l'est à la plage, pour nos constructions éphémères et rapidement pulvérulentes, il n'est en revanche d'aucune utilité durable.

Quels avantages concéder pourtant au sable sitôt qu'il vient fourbir nos architectures de plage – puisque des avantages, le sable en possède indéniablement ? Sa facilité d'utilisation, sans égale. La liberté créative qu'il permet. L'imaginaire de l'architecture, de la forme des villes et des maquettes qu'il sait susciter et promouvoir. Sa connexion avec le registre des ruines, aussi, qui nous projette dans l'abîme du temps. Et la relativité de tout à laquelle il invite en rappelant que rien ne dure, sinon l'impossibilité de l'instant à se convertir en éternité. Beaucoup de choses en somme pour une matière qui tient, utilisée uniquement pour elle-même, de l'antimatière, de la matière pour rien. Alors quoi ? À nos pelles et tous sur la plage, cela en vaut la peine. \*